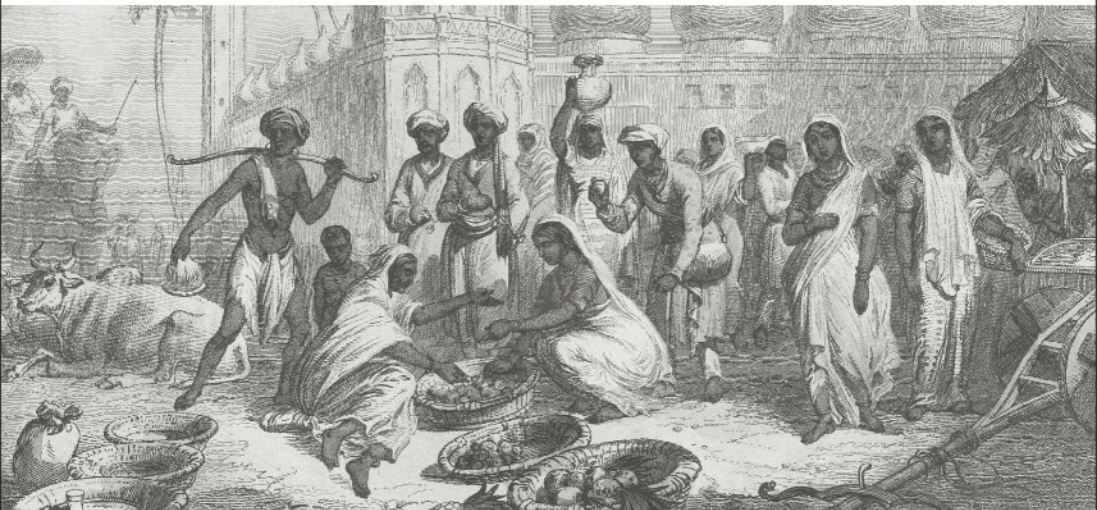


PIERRE
LOTI

PRÉFACE PAR JEAN-CLAUDE PERRIER



**VOYAGES
EN INDE**

Pierre Loti

ARTHAUD

PIERRE LOTI

VOYAGES EN INDE

Capitaine de frégate et auteur à succès en quête de spiritualité et d'exotisme, Pierre Loti a sillonné l'Inde, du sud au nord. Deux textes rendent compte de ses rencontres, impressions et expériences.

Publié en 1887, *Mahé des Indes* est le récit d'une escale au large des côtes du Kérala, face à Mahé, alors l'un des cinq comptoirs français.

En 1899-1900, Loti en « mission officielle » parcourt une grande partie de l'Inde. Suivant un itinéraire délirant, il explore d'abord l'Inde du Sud qu'il nomme « l'Inde des palmes », avant de mettre le cap plein nord vers le Rajasthan, « l'Inde affamée », et de poursuivre ensuite son périple vers Madras et Delhi. Dans *L'Inde (sans les Anglais)*, Loti, rêveur paradoxal, va se perdre dans la moiteur tropicale de l'Inde du Sud, partir à la découverte des spiritualités brahmaniques, admirer les spectacles des bayadères, pour clore son périple auprès de vieux sages, sur le Gange, dans la ville sacrée de Bénarès, terme symbolique de cette odyssée.



Photo : © alg-images

ARTHAUD

Voyages en Inde

Pierre Loti
Édition présentée par Jean-Claude Perrier

Voyages en Inde

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2015
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0813-4418-1

L'EXPÉRIENCE INDIENNE DE PIERRE LOTI

C'est étrange, rétrospectivement, eu égard à son attente spirituelle, à son enthousiasme *in situ*, à la qualité du livre que son voyage lui inspirera, *L'Inde (sans les Anglais)*, l'un de ses chefs-d'œuvre, que le sous-continent indien s'inscrive assez tard dans le parcours de Pierre Loti. Il n'y a effectué qu'un long périple, du 20 décembre 1899 au 25 mars 1900.

En 1899, le Rochefortais Julien Viaud (le nom de baptême de Loti), officier de marine, a quarante-neuf ans. Il a accompli son premier voyage en 1868, sur le *Bougainville*, en tant qu'aspirant. Il vient d'être promu capitaine de frégate, après avoir été réintégré dans la marine, mais placé hors cadre, sans affectation et en congé sans solde, à la disposition du ministre des Affaires étrangères, son ami le radical Théophile Delcassé, jusqu'au 25 juillet 1900. Ce sont là des « vacances » qu'il va mettre à profit de belle manière pour voyager longuement, en toute liberté – à titre privé mais avec quelques missions plus ou moins officielles, voire secrètes – et oublier son humiliation de 1898. Alors lieutenant de vaisseau, Julien Viaud avait, comme vingt-sept autres officiers, été mis à la retraite d'office, sous prétexte de « rajeunissement des cadres » ! La bêtise n'a, elle, pas d'âge. L'affaire suscita nombre de protestations, et s'acheva sur une victoire : dès le 2 août 1900, le capitaine de frégate reprendra du service actif, croisant vers la

Chine en pleine révolte des Boxers. Mais ceci est une autre de ses histoires, qu'il a racontée dans *Les Derniers Jours de Pékin*¹.

Quant à son double, l'écrivain Pierre Loti, il est né officiellement le 2 octobre 1880, dans un article du *Monde illustré*. Après deux premiers romans, *Aziyadé* et *Le Mariage de Loti*, parus, anonymes, en 1879 et 1880, il a enchaîné, sous son pseudonyme, à partir de 1881 et du *Roman d'un spahi*, les livres et les succès, à un rythme soutenu. Le prolifique écrivain va même être élu très tôt à l'Académie française, en 1891. Benjamin du Quai de Conti, c'est cette qualité d'académicien qui va le conduire de nouveau en Inde, en 1899.

Auparavant, il avait eu un premier contact avec le sous-continent, bref, dans des conditions particulières. Tout début 1886, le navire de Julien Viaud, *La Corrèze*, de retour du Tonkin, avait fait une escale de trois jours au large des côtes indiennes, face à Mahé, dans l'État du Kerala. Il en publiera le récit dans *Mahé des Indes*, qui figurera en 1887 dans le recueil *Propos d'exil*.

Mahé, c'était – c'est encore – une Inde bien spécifique. De 1721 à 1954 – l'année de la restitution *de jure* par la France à l'Inde de ses quatre comptoirs restants, la Bengalie Chandernagor ayant pris les devants par référendum dès 1949 –, la petite ville tropicale, alanguie sur les bords de la rivière dont elle porte le nom, fut l'un des comptoirs de l'Inde française créée par Colbert avec la Compagnie française des Indes orientales, en plein paradis des épices. Le précieux poivre, en particulier, que nous disputaient les Anglais, établis non loin, dans leur comptoir de Tellicherry.

L'officier Viaud va demeurer au large, sur son bateau, mais l'écrivain Loti descendre chaque jour à terre, se balader, découvrir, au gré de ses humeurs et des propositions qui s'offrent à lui. Ainsi, on l'invite à un mariage où il assiste à des danses exotiques (et « érotiques », dit-il), même à ses yeux d'homme aguerrri, et lui

1. Voir notre édition des *Voyages en Extrême-Orient*, Arthaud, 2014.

rappellent la sensuelle Polynésie de sa jeunesse. Loti, toute sa vie, éprouvera et exprimera sa nostalgie des paradis perdus, de l'enfance heureuse à jamais enfuie, qui entretient le *taedium vitae* de cette âme inquiète, hantée par l'idée de la mort et en quête d'une foi qui puisse la conjurer – la religion de sa jeunesse l'ayant déçu : « J'ai essayé de rester chrétien et je ne l'ai pas pu », confia-t-il à plusieurs reprises.

À Mahé, Loti longe la rivière, va faire un tour à la résidence du gouverneur, qui existe toujours, dans son parc de tecks, manguiers, jacquiers, cocotiers, poivriers, visite la cathédrale dédiée à sainte Thérèse d'Avila, toujours blanche et pimpante, est accueilli chez des autochtones dont les enfants récitent en son honneur *Le Loup et l'Agneau*, de ce bon M. de La Fontaine. Et puis, à l'invite de deux jeunes guides, deux orphelins au charme de qui il se montre sensible, il se risque en pleine jungle pour voir une petite « pagode », comme on disait à l'époque. En fait un temple à Ganesh, « un tout petit monstre [...], ayant vaguement une tête d'éléphant sur un corps d'homme », premier d'une série de dieux et de temples hindous avec qui il se familiarisera par la suite.

La nature est généreuse, luxuriante, et abondamment décrite par Loti, qui évoque la forêt de sa Saintonge natale. À l'évidence, il a été conquis par cette « Inde des palmes », comme il la nomme, cette antique terre dravidienne hindoue, païenne et sensuelle, qu'il opposera à l'Inde du Nord, celle des Moghols musulmans, « l'Inde affamée ». Par sa réelle douceur de vivre, même si l'on n'en méconnaît pas les problèmes. Notre ami est séduit tout particulièrement par les habitants, la sombre beauté des Indiens du Sud : « Les gens qu'on rencontre sont tous beaux, calmes, nobles, avec de grands yeux de velours – de ces yeux de l'Inde au mystérieux charme noir. » À la fin, il s'abandonne à ses gracieux et espiègles cicérones, lesquels l'invitent à suivre une procession colorée et bruyante. « Ici, c'est l'Inde ; c'est dans l'Inde que je suis », martèle-t-il comme un mantra, comme s'il avait du

mal à se convaincre de la réalité grisante qu'il vit, « dans l'Inde des poitrines de bronze et des grands yeux de velours noir – dans l'Inde chaude, exubérante, splendide » !

Pour un premier rendez-vous, c'est un coup de foudre. « Eh bien, oui alors, je les [ses guides et les “Indiens de bronze” en général] suivrai, j'irai pour voir... », conclut Loti. C'est sûr, il en a l'intuition forte, il reviendra en Inde. Pour *voir* et treize ans plus tard.

Fin 1899, alors que le capitaine de frégate Julien Viaud est encore en congé sans solde, l'écrivain Pierre Loti, lui, accepte une bien agréable commission. Au nom de l'Académie française, le voici chargé d'aller remettre à Son Altesse le maharadjah du Travancore (ancien nom du Kerala), en mains propres et en son palais de Trivandrum, la croix de chevalier dans l'ordre des Palmes académiques ! On ne sait trop pour quel service rendu.

Il va en profiter pour sillonner l'Inde, suivant un itinéraire délirant (voir carte p. 18), qu'aucun voyageur moderne ne proposerait à ses clients ! Venant de Colombo, capitale de l'île de Ceylan, il débarque au sud de la côte de Coromandel, chemine vers Trivandrum où il s'acquitte scrupuleusement de sa tâche, puis explore à loisir son « Inde des palmes », Kerala et Tamil Nadu. Mais, alors qu'il séjourne à Pondichéry, au lieu de gagner Madras tout proche (150 kilomètres environ), il met le cap plein nord, vers « l'Inde affamée », le Rajasthan. Puis redescend enfin vers Madras, poursuit vers l'est jusqu'en Andhra Pradesh, remonte vers Delhi et achève son grand tour, symboliquement, à Bénarès. Rideau ?

C'est ce que Loti veut nous faire accroire dans *L'Inde (sans les Anglais)*. En réalité, il a continué de Bénarès vers Calcutta, d'où il s'est embarqué pour aller passer une journée à Rangoun (actuelle Birmanie), et retour¹. Dans quel but, tourisme ou

1. Escapade racontée dans *Les Pagodes d'or. Ibid.*

« mission géographique et économique » pour son gouvernement ? Parmi les zones d'ombre qui demeurent chez lui, qui « disparaît » ainsi parfois, il faudrait étudier ces fameuses missions, peut-être celles d'un agent secret. Après Calcutta, il gagne Bombay, d'où il quitte l'Inde à jamais, destination la Perse, *via* Mascate, où il arrive en avril 1900. Encore une « mission » dont on ne sait pas grand-chose.

Tentons donc de suivre Loti, parti en quête de la sagesse des « Sages de l'Inde », ce « berceau de l'âme et de la prière ». Non plus pour une « escale frivole » de quelques jours (allusion à son séjour mahésien), mais pour une véritable initiation à la croyance des hindous en la « prolongation infinie des âmes ». Autrement dit, pour faire simple, l'immortalité grâce à la réincarnation.

En provenance de Marseille, *via* le canal de Suez, il débarque à Ceylan, comme on disait à l'époque, le 12 décembre 1899. Il va y demeurer une semaine, attendant le bon vouloir de son maharadjah. « Et maintenant, c'est l'Inde », s'exclame-t-il dès l'abord, ce qui est à la fois vrai et faux. Certes, l'île sœur entretient un lien étroit et mystique avec l'Inde, puisque s'y est déroulé l'un des épisodes les plus fameux du *Ramayana* : le kidnapping de la femme de Ram, la belle Sita, par le roi-démon de Sri Lanka, le méchant Ravana, avec ses dix têtes et ses vingt bras. Voilà pour le côté hindou. Mais Ceylan, depuis, est terre bouddhiste, la religion des Cinghalais, majoritaires. À Kandy, leur ancienne capitale, que Loti a visitée, un temple conserve même une relique vénérée, rien de moins qu'une dent du Bouddha.

Après cette espèce de mise en condition, durant laquelle il s'intéresse autant au bouddhisme qu'à l'hindouisme, Loti traverse le golfe de Mannar et débarque à Tuticorin le 20 décembre. Ses chapitres, jusqu'au 3 janvier 1900, sont datés. Après, plus de repères. Il se met en route aussitôt vers Trivandrum, d'abord en charrette tirée par des zébus où il voyage allongé. « Un sarcophage », note-t-il. La jungle lui évoque toujours sa Saintonge.

Quant aux temples dravidiens, avec leurs *gopuram*, pylônes où s'enchevêtrent une multitude de statues de divinités, il les admire de l'extérieur, puisque l'accès en est interdit aux profanes comme lui. Ce qui est rare en Inde, où les hindous sont plutôt heureux et fiers de faire partager leurs rites aux étrangers. Au passage, cette fois en voiture à cheval, il s'intéresse aux juifs et aux cinq cent mille chrétiens nestoriens qui vivent dans la région. Il croise des chats-tigres sauvages, des corneilles assourdissantes – l'un des bruits les plus caractéristiques de tout le pays –, tourne autour de quelques temples dont les prêtres, fiers et beaux, les « brahmes » (on dit aujourd'hui « brahmanes »), lui plaisent beaucoup.

Le 23 décembre, il parvient enfin à Trivandrum, la cité interdite. Tout le cœur de la capitale, en effet, est occupé par un vaste ensemble monumental, un grand temple accolé à un palais sombre et labyrinthique, dont l'accès est réservé strictement aux « brahmes », au maharadjah, à sa famille et aux dignitaires de sa cour. Logé à l'extérieur, donc, l'hôte français est reçu dès le lendemain par Son Altesse, prince lettré et collectionneur. La rencontre est cordiale, évidemment, mais assez brève et quelque peu décevante pour le lecteur. On ne saura pas grand-chose de ce que se sont dit le monarque – habillé en Indien, apprécie Loti, et non point à l'occidentale, en redingote – et l'académicien, dont on suppose, lui qui adorait les déguisements, qu'il avait revêtu son habit vert brodé, bicorné sous le bras et épée au côté.

Durant les quatre jours suivants, l'hôte d'honneur est traité avec tous les égards : le maharadjah le reçoit à nouveau, lui envoie un orchestre pour un concert privé, lui offre un mini-défilé d'éléphants, lui permet de rencontrer son épouse, la maharani, ainsi que des jeunes femmes de caste noble parées de leurs plus somptueux bijoux. Naturellement, Loti assiste volontiers à toutes les cérémonies religieuses où on le prie, et remarque, dans cette Inde du Sud où il a commencé son périple, le fort substrat animiste qui nourrit l'hindouisme. Séduit, même si, après son départ de Trivandrum, il confie : « Je n'aurai rien deviné du brahmanisme », il manifeste

une belle empathie et une profonde ouverture d'esprit, pas si fréquente en son temps (ni aujourd'hui), écrivant : « Car il n'y a point de "faux dieux", et elle est peut-être enfantine, la vanité des sages qui prétendent posséder le vrai, savoir de quel nom il se nomme. » Après quoi, le 30 ou 31, en barque, il peut s'abandonner à la rêverie et à la méditation, jusqu'à Quilon.

C'est en Inde que Loti franchit le tournant du xx^e siècle, et il en est enchanté. Il gagne Cochinchine, où il est l'hôte d'un autre maharadjah (« en deuil »), dans la maison de l'ancien gouverneur hollandais. Il apprécie l'attention, mais se sent un peu « prisonnier ». Il a hâte de découvrir le pays réel, au contact de la population, ainsi qu'il le fait partout, surtout à Istanbul. Toujours curieux de toutes les religions, il visite à Matancheri le ghetto des juifs « bleus » (descendants des Hébreux) ou « noirs » (métis convertis jadis), à Trichur, « ville très brahminicale », un temple à Shiva, véritable forteresse où il n'entre pas. Ensuite, il prend l'express vers Madras, mais s'accorde des escales afin de visiter les plus majestueux temples dravidiens de la région, dédiés à Vishnou ou à Shiva : Tanjore, Trichy, Srirangam (où il passe même la nuit), Madurai, où il assiste à un spectacle de bayadères en *pali* (sanskrit ancien). Le pays, selon lui, « est l'un des plus affolés d'adorations qui soit au monde ». En quelques heures, il voit tout, perçoit intuitivement l'essentiel et raconte avec brio.

À partir de là, la chronologie s'efface. Il savoure dix jours à Pondichéry, « notre vieille petite colonie languissante », avec « ce vieux charme de patrie que rien ne remplace », seul touriste dans son hôtel. Puis, au lieu de gagner Madras, capitale anglaise du Tamil Nadu, il bifurque vers Hyderabad la blanche, capitale très musulmane de l'Andhra Pradesh (jusqu'à ces derniers temps). Il fait du tourisme à Golconde, la cité-fantôme, à Ellora pour ses « grottes épouvantables de la mort », puis gagne en train le pays rajpoute, le Rajasthan.

La tonalité du récit se fait, ici, bien différente. On entre dans « l'Inde affamée ». Loti consacre des pages saisissantes à la famine des enfants, à des émeutiers manifestant pour survivre. À « Odeypoure » (Udaipur), il se livre aux mondanités, est reçu chez le maharadjah, court les temples, où il rencontre, comme à Mahé autrefois, deux jeunes brahmanes, deux frères, qui lui servent de guides, mais chez qui il perçoit « un irréductible dédain de caste ». Bien vu. On l'emmène aussi rencontrer des fakirs « champêtres » qui ne l'impressionnent pas vraiment. À Jaipur, il apprécie la ville de « camaïeu rose », mais n'ignore pas les hordes de mendiants. Visite les ruines d'Amber, puis poursuit vers Gwalior : le maharadjah est absent mais on lui réserve une réception « royale » au palais, avec ses chers éléphants. Il découvre des temples rupestres jaïns, avant de redescendre, en train, vers le golfe du Bengale et ses « nudités de bronze », qu'il préfère nettement à la « pâleur bistrée » des Indiens du Nord.

Loti arrive à Madras, et ne s'y plaît guère. Il discute avec deux théosophes de l'Institut fondé par Annie Besant, mystique anglaise installée en Inde, et qui sera l'une des compagnes de route de Gandhi, aux débuts de la lutte pour l'indépendance. Mais ils le déçoivent. Leur spiritualisme, assez proche du bouddhisme, lui paraît fade. En glissant vers l'Andhra Pradesh, il fait escale au temple-forteresse de Iaggarnauth (Jagarnath), dont les prêtres lui interdisent l'accès. Le train longe les plages vierges du golfe du Bengale, qui lui rappellent celles de l'île d'Oléron (!) et, lui qui a passé sa vie à voyager, son « invincible attachement au recoin natal ». Avec Loti, on n'est pas à un paradoxe près. Après Puri, il remonte, en chemin de fer toujours, vers Delhi, future capitale du Raj, une ville plus calme que l'effervescente et contestataire Calcutta, capitale en titre jusqu'en 1912, où nombre d'intellectuels éminents, comme Rabindranath Tagore ou Sri Aurobindo, sont en pointe du combat anticolonialiste. Il y fera simplement du tourisme. En chemin, il s'est arrêté à Agra, « la musulmane », l'emblème de l'empire des Moghols, son Fort rouge et son Taj Mahal, « le plus

impeccable amas de marbre blanc qui soit au monde». Il semble lui préférer de loin ses sombres « pagodes » tamoules.

Et voici enfin Loti à Bénarès, la ville sacrée entre toutes de l'hindouisme, terme symbolique de sa quête mystique et terminus de son voyage de papier. Il passe le plus clair de son temps en barque sur le Gange, à contempler les crémations sur les ghâts. À la maison des Sages, Annie Besant en personne l'attend pour une « initiation » plus énergique que celle de Madras. « Si je ne trouvais rien là, confie-t-il, c'est qu'il n'y aurait rien nulle part. » Ce « brahmanisme ésotérique » le fascine. Lui apporte-t-il ce qu'il était venu chercher, et qu'il aurait été bien en peine de préciser lui-même ? Loti retourne inlassablement au Gange, y croise des fidèles s'adonnant à leurs ablutions rituelles, et même un yogi mort, un pandit qui l'emmène en balade voir, à la campagne, le banc sur lequel le Bouddha se serait assis, des fakirs, des singes, un temple d'or (où l'on n'entre pas)... Aucun raton-laveur. « Oh ! mourir à Bénarès ! s'exclame-t-il, lyrique. Mourir au bord du Gange, avoir là son cadavre baigné une suprême fois, avoir là sa cendre jetée !... »

Il ne lui reste plus qu'à conclure. Cérémonie des adieux en forme de renoncement au monde, et humble remerciement aux Sages de Bénarès qui, « sur les mystères de la vie et de la mort, détiennent les réponses qui satisfont le mieux à l'interrogation ardente de la raison humaine ». En Inde, finalement, le pèlerin a trouvé mieux que ce qu'il était venu chercher et ne trouvait plus dans les « religions révélées » : « la consolation ». Apaisé, pour une fois et un moment, Loti l'écrivain fait alors vœu de silence. Viaud le voyageur, lui, poursuit sa folle route vers Calcutta, Rangoun, Bombay, la Perse... Et la mort, un jour.

L'Inde (sans les Anglais) paraît début 1903, d'abord en feuilleton dans *La Revue des Deux Mondes*, puis en volume chez Calmann-Lévy, avec son titre provocateur en forme de clin d'œil : à aucun moment, il n'y est question du colonisateur britannique.

Voyages en Inde

Et ce n'est pas un hasard si le premier contact de l'écrivain avec le pays se fit à Mahé, s'il se plut tant à Pondichéry, deux de nos comptoirs. Aux yeux de Loti, profondément patriote, voire cocardier, l'Anglais, comme l'Allemand, était l'ennemi héréditaire. Et il n'eut de cesse, avant la guerre de 1914-1918, de dénoncer la politique « anti-française » de la « perfide Albion », en particulier au Moyen-Orient et en Turquie. Montrant surtout qu'elle était absurde et criminelle : la suite, surtout de nos jours, lui a hélas donné raison.

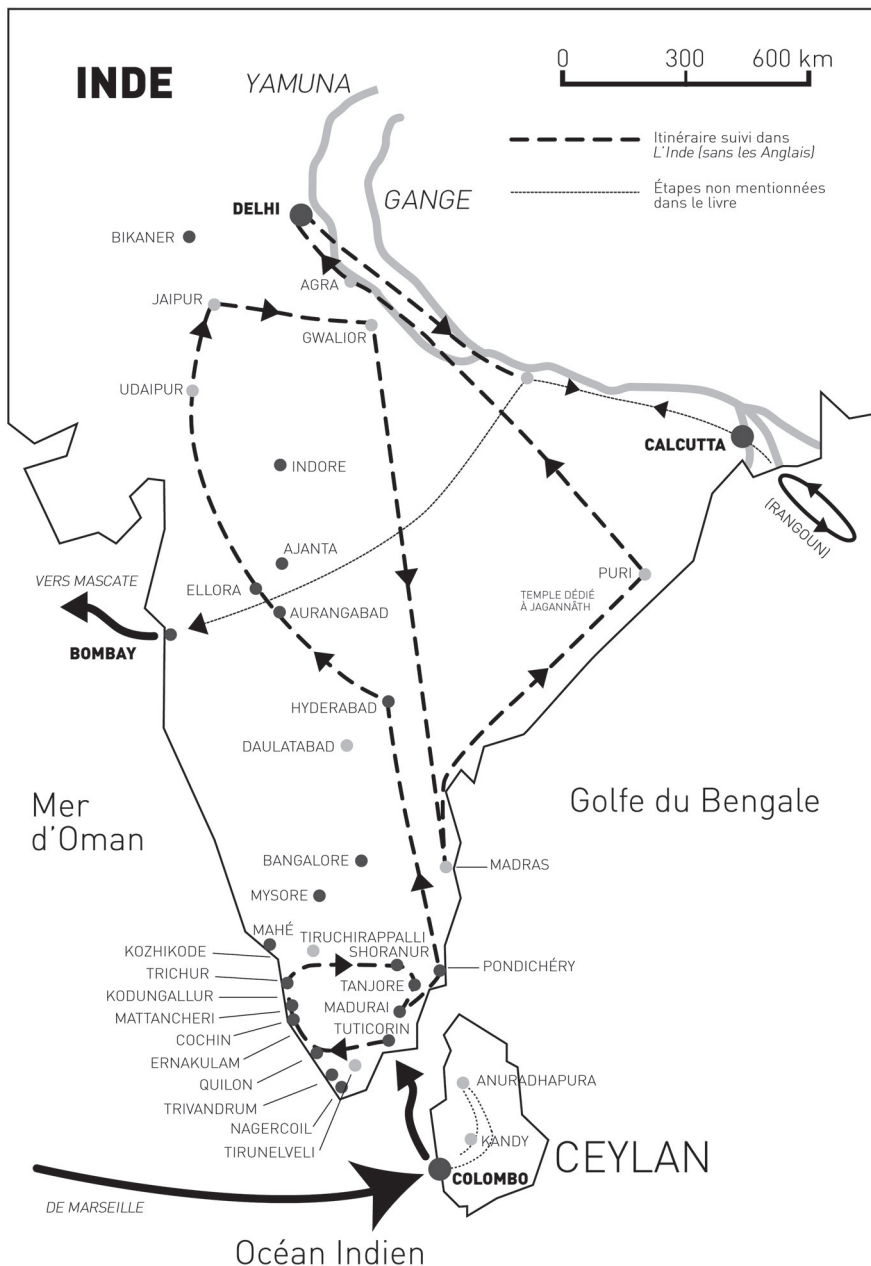
Outre le titre, on notera que *L'Inde (sans les Anglais)* est dédié avec ferveur à Paul Kruger, président de la République du Transvaal, matrice de la future Afrique du Sud, et à ses compatriotes, en conflit à plusieurs reprises contre l'occupant britannique, notamment lors de la guerre des Boers, de 1899 à 1902, soit juste avant la parution du livre de Loti. Depuis 1893 et jusqu'en 1914, c'est dans ce pays d'Afrique et dans ce contexte tendu qu'un certain Mohandas Karamchand Gandhi, jeune avocat, entreprit la lutte – non violente – contre la ségrégation raciale qui frappait ses frères indiens. Gandhi rêvait sans doute déjà – formidable défi à quoi il sacrifia sa vie – d'une Inde *sans les Anglais*, comme Loti. Ces deux-là, s'ils s'étaient rencontrés, auraient sûrement eu quantité de choses à partager.

Jean-Claude Perrier

L'INDE (SANS LES ANGLAIS)

LE VOYAGE DE PIERRE LOTI EN INDE

20 DÉCEMBRE 1899 - 25 MARS 1900



*Au président Krüger
Aux héros du Transvaal
Je dédie ce livre, pour joindre mon humble
tribut à l'hommage immense et unanime
de tout ce qui, de nos jours, a encore un
cœur, ou seulement une conscience !*

Pierre Loti

I

EN ROUTE VERS L'INDE

Midi, dans la mer Rouge. De la lumière, de la lumière. Tant de lumière que l'on admire et l'on s'étonne, comme si, au sortir d'une espèce de demi-nuit, les yeux s'ouvraient davantage, voyaient plus clair, toujours plus clair. Et très vite le changement s'est fait, avec ces navires d'aujourd'hui, que le vent n'influence plus, qui vous prennent à l'automne du Nord pour vous amener sans transition au perpétuel été d'ici.

Sur les eaux plus bleues dansent des franges d'argent qui brillent. Et le ciel semble s'être éloigné de la terre, les nuages plus dessinés y paraissent plus suspendus dans le vide ; des profondeurs se révèlent, on plonge plus avant dans les lointains, on conçoit mieux les espaces.

Toujours plus de lumière. Vraiment les yeux se dilatent et se mettent au point pour percevoir plus de rayons et plus de couleurs. Alors, avant cela, on n'y voyait donc pas bien ? De quelles ténèbres donc vient-on de sortir ? Et quelle est cette fête de clartés blanches ou de clartés d'or, qui, en silence et sans qu'on l'ait commandée, a l'air de partout commencer ?

Ici, dans le vieil Orient des tombeaux, sur la poussière des humanités disparues, elle dure sans trêve, la morne fête ; seulement on l'oublie, sitôt que l'on s'en retourne vers le Nord, et c'est une surprise ensuite, chaque fois que l'on revient dans ces climats, de la retrouver pareille. Toujours elle rayonne sur ces mêmes

Voyages en Inde

vieux golfes chauds et languides, sur ces mêmes vieux rivages de granit ou de sable, sur ces ruines, sur ce monde de pierres mortes qui garde le mystère des races bibliques et des religions ancestrales – tellement que, dans nos imaginations d’un jour, elle s’associe, la morne fête de lumière, aux antiques légendes sacrées, et que toutes ces choses arrivent à nous donner des illusions de stabilité, de durée presque sans commencement et ne devant pas finir.

Or, tout ce passé biblique, dont l’antiquité relative nous fait illusion et nous donne confiance, est né d’hier, si on le compare un peu aux effroyables passés du cosmos. Et tout ce rayonnement, pour nous superbe et dont nos yeux s’enivrent, n’est que l’effet transitoire de notre petit soleil, en voie de lentement s’éteindre, sur une zone encore privilégiée de l’infime petite Terre, qui se tient tout près de lui, tout près, comme par terreur du froid et de l’obscurité où là-bas roulent, dans de plus vastes orbites, de moins négligeables planètes. Ce Meu, sur lequel se joue l’incessante fantasmagorie des nuages, et qui nous semble profond, n’est qu’un voile si mince, étendu pour tromper nos yeux et nous cacher du noir ; non, tout cela n’est rien ; ce qui est vrai, c’est ce noir caché derrière. Ce qui est éternel, ce qui est souverain, ce qui ne commence ni ne finit, c’est ce noir, ce vide noir, où jamais, jamais, aux siècles des siècles, ne s’arrêtera la chute silencieuse des mondes.

*
* *

Encore sept ou huit jours de route, au milieu de tout ce bleu lumineux du ciel et de la mer et je toucherai au but de mon voyage.

Avec quelle inquiétude de ne rien trouver, avec quelle crainte des déceptions finales, je m’en vais là, dans cette Inde, berceau de la pensée humaine et de la prière, non plus comme jadis pour y faire escale frivole, mais, cette fois, pour y demander la paix

L'Inde (sans les Anglais)

aux dépositaires de la sagesse aryenne, les supplier qu'ils me donnent, à défaut de l'ineffable espoir chrétien qui s'est évanoui, au moins leur croyance, plus sévère, en une prolongation indéfinie des âmes.

*
* *

Maintenant voici le déclin magnifique du jour. Encore un instant, et nous perdrons de vue notre soleil d'entre les innombrables soleils, celui qui nous tient et nous attire dans le vertige de son éternelle chute. Le versant de Terre où nous sommes va se tourner vers le grand noir, vers l'infini des ténèbres dont nous concevons un peu mieux l'épouvante tout à l'heure, à travers les transparences de l'air nocturne. Mais d'abord subissons la magie des soirs, regardons flamber les cuivres rosés du couchant. À l'est, au-dessus de la mer, très haut sur l'horizon, une chaîne de montagnes désertes et désolées, tout en granit sanglant, se met à éclairer rouge comme une braise : c'est le Sinäï, le Serbal et l'Horeb. Alors, de nouveau la grandeur des traditions mosaïques s'impose à notre esprit, que tant d'hérités successives ont préparé pour un religieux respect. Mais les cimes ardentes, naturellement, ne tardent pas à s'éteindre. Derrière les eaux, le soleil est tombé et la courte féerie du soir est finie. Le Sinäï, le Serbal et l'Horeb, dans les gris du crépuscule, s'effacent et se perdent.

On ne les voit même plus, – et qu'étaient-ils en somme, que des arêtes de pierres quelconques, à la surface terrestre, agrandies seulement dans nos rêves par la suprême poésie de l'Exode ?

La nuit immense et sereine va bientôt rendre de plus justes proportions à toutes choses. Déjà s'indiquent, dans l'incommensurable espace, les peuplades errantes des soleils. Et la notion nous revient, du vide noir où ils tombent tous et où nous tombons aussi – dans l'effréné sillage de l'un quelconque d'entre eux. Autour de celui-là qui nous entraîne, oh ! la course misérable que fournissent nos petites planètes, précipitées sur lui

Voyages en Inde

sans pouvoir l'atteindre jamais, et ainsi, affolées par l'énorme voisinage, décrivant jusqu'à la consommation des temps leur furieuse spirale, au lieu de rouler plus librement dans l'abîme, comme font tous ces soleils.

Aucun nuage nulle part, du zénith à l'horizon, la même limpidité merveilleuse : le voici donc dévoilé autant qu'il puisse l'être à nos yeux, ce vide sans bornes où les monstrueux univers tombent par myriades, tombent, tombent, rapides comme les gouttelettes d'une incessante pluie de feu. Et cependant, avec la nuit, un apaisement délicieux descend pour nous du ciel étoilé.

On dirait une sollicitude, une pitié d'en haut, qui peu à peu s'épandrait sur nos âmes pardonnées.

Mon Dieu, puissent-ils un peu m'en convaincre, de cette sollicitude et de cette pitié, les Sages de l'Inde, auprès desquels je m'en vais !

II
À CEYLAN

I

LA CITÉ ENSEVELIE¹

Et maintenant c'est l'Inde, la forêt, la jungle.

Et le jour se lève pour moi sur un monde de branches et d'herbages, sur un océan d'éternelle verdure, sur un infini de mystère et de silence, déployé à mes pieds jusqu'aux lignes extrêmes de l'horizon.

Du haut d'une colline, qui surgit comme un îlot dans la plaine, je regarde s'éclairer la muette immensité verte. C'est l'Inde sous ses voiles de nuées, c'est l'Inde, la, forêt, la jungle ; c'est, au centre de la grande île de Ceylan, le lieu profond de la paix, que protège encore de tous côtés l'inextricable enlacement des arbres ; c'est la place où, depuis deux mille ans, la ville merveilleuse d'Anuradhapura s'est éteinte sous la nuit des feuilles.

À travers l'épaisseur d'un ciel plombé, où couvent des orages et des pluies, lentement le jour vient – tandis qu'il est minuit là-bas, dans mon pays de France.

Une fois de plus, la Terre vieillie va présenter à la lumière de son soleil cette région des grandes ruines qui achèvent de se pulvériser et de s'anéantir dans la verdure souveraine.

Où donc est-elle, la merveilleuse ville ? On promène partout les yeux, comme, de la hune d'un navire, on regarderait le cercle

1. C'est la traduction littérale du nom qu'on lui donne dans l'Inde. Anuradhapura fut détruite au commencement de notre ère par la grande invasion malabare.

monotone de la mer, et rien d'humain ne paraît s'indiquer nulle part. Seulement des arbres, des arbres et des arbres, dont les têtes se succèdent, magnifiques et pareilles ; une houle d'arbres, qui s'en va se perdre dans des lointains sans bornes.

Là-bas, des lacs, où sont maîtres les crocodiles et où viennent boire, au crépuscule, les troupeaux d'éléphants sauvages. C'est la forêt, c'est la jungle – d'où commence de monter vers moi l'appel matinal des oiseaux.

Mais la merveilleuse ville, sa trace même ne se retrouve donc plus ?

Cependant des collines bien étranges, boisées, vertes comme la forêt, mais de contours par trop réguliers, en forme de pyramides ou de coupoles, se dressent çà et là, isolées, au-dessus de l'uniforme étendue des feuillages. Et ce sont les tours des vieux temples, les *dagabas* géantes, construites deux siècles avant l'ère du Christ ; la forêt n'a pu les détruire, mais les a enveloppées de son vert linceul, ramenant peu à peu, sur elles, sa terre, ses racines, ses broussailles, ses lianes et ses singes. Superbement encore elles marquent la place où les hommes adoraient, aux premiers âges de la foi bouddhique – et la ville sainte est bien ici, qui sommeille partout au-dessous de moi, cachée sous la voûte des ramures.

Et la colline d'où je regarde était elle-même une dagaba sacrée, que des milliers de croyants avaient travaillé à bâtir, à la gloire de leur prophète, frère et précurseur de Jésus. La base en est gardée par des séries d'éléphants taillés dans le granit, par des dieux dont la forme se perd sous l'usure des siècles, – et chaque jour ici, jadis, c'était le fracas des musiques religieuses, le délire des adorations et des prières.

« Innombrables sont les temples et les palais d'Anuradhapura ; leurs coupoles et leurs pavillons d'or resplendissent au soleil. Dans les rues, c'est une multitude de soldats, armés d'arcs et de flèches. Des éléphants, des chevaux, des chariots, des milliers d'hommes vont et viennent continuellement. Il y a des jongleurs, des danseurs, des musiciens de divers pays, dont les timbales et

L'Inde (sans les Anglais)

les instruments ont des ornements d'or. » À présent, c'est le silence ; c'est l'ombre, c'est la nuit verte. Les hommes ont passé et la forêt s'est refermée.

Et, sur ces ruines bientôt disparues, le matin se lève, aussi tranquille que jadis il se levait sur la forêt primitive, aux temps les plus lointains du monde.

*
* *

Avant d'aborder sur la grande terre, j'avais à recevoir, dans l'île de Ceylan, une réponse de certain gracieux maharadjah dont je dois être l'hôte, et, pour ces quelques jours d'attente forcée, j'ai voulu me réfugier ici, par dégoût des odieuses villes cosmopolites de la côte.

La route que je fis hier pour venir fut déjà une longue préparation, favorable aux enchantements de ce lieu.

Il fallut partir avant jour de Kandy, la ville des anciens rois cingalais, et voyager d'abord à travers des régions de grandes palmes, où toute la magnificence équatoriale était déployée. Puis, dans l'après-midi, la nature changea ; les larges plumes des cocotiers et des arékiers peu à peu disparurent : nous étions entrés dans une zone sans doute moins brûlante, où les forêts ressemblaient davantage à celles de nos climats. Sous une pluie chaude et parfumée, incessante, par des routes au sol détrempé, dans une petite voiture qui relayait environ toutes les cinq lieues, nous allions au gré de nos chevaux, au triple galop, ou bien au pas entêté, avec des ruades. Plus d'une fois, nous dûmes sauter précipitamment à terre, parce qu'une bête encore sauvage, qui faisait ses débuts, voulait tout briser. Ils étaient deux Indiens, pour mener le mauvais attelage, renouvelé sans cesse, l'un qui tenait les rênes, l'autre toujours prêt à bondir à la tête des chevaux dans les moments graves. Un troisième sonnait de la trompette, pour écarter de notre passage les chariots lents traînés par des zébus, ou bien quand nous traversions les villages enfouis parmi les cocotiers. On nous

avait promis l'arrivée pour huit heures, mais les averses qui ruisselaient toujours augmentaient constamment notre retard.

Vers le soir, les villages s'étaient faits plus rares et la forêt plus dense. Nous avions fini de voir passer les petits défrichements humains – oh ! si petits et si perdus dans la toute-puissance des arbres ! – et notre sonneur de trompette n'avait plus besoin de jouer pour personne.

Les palmiers avaient définitivement disparu. À partir du déclin du jour, on eût dit, dans un éternel été, quelque région solitaire de nos campagnes d'Europe, avec des futaies plus magnifiques, il est vrai, et de plus prodigieux enlacements de lianes ; un cactus arborescent, de temps à autre, venait aussi rappeler l'exotisme du lieu, ou bien un grand lis rouge aux pétales échevelés ; ou encore un papillon extraordinaire traversait la route, poursuivi par un oiseau trop éclatant aux couleurs inconnues. Mais l'illusion vous reprenait ensuite, l'illusion de nos campagnes et de nos bois.

Donc, depuis le coucher du soleil, plus de villages, plus de trace humaine ; le silence partout, dans les profondeurs vertes où la route faisait son interminable tranchée, et où nous allions vite à présent, toujours vite, sous la tiède caresse de la pluie.

Avec l'obscurité envahissante, une musique d'insectes montait peu à peu de toute la terre, changeant la forme du silence. Des élytres par myriades vibraient en crescendo sur le sol de la forêt mouillée – et c'était la musique de chaque nuit depuis les origines du monde.

Quand il fit tout à fait noir, sous le ciel si couvert, notre course au trot rapide, continuée pendant des heures et des heures, devint très solennelle, entre les deux rangées de ces grands arbres, garnis jusqu'en bas de lianes en chevelure, qui se succédaient comme les trop hautes et fantastiques charmilles d'un parc n'ayant pas de fin.

Il arrivait que de grosses bêtes noirâtres, vaguement aperçues dans les ténèbres, nous barraient le passage : les buffles inoffensifs et stupides, qu'il fallait écarter à coups de fouet en poussant

L'Inde (sans les Anglais)

des cris. Puis revenait le vide monotone de la route – avec ce silence, qui bruissait de la joie des insectes.

Et on songeait à tout ce que la forêt couvait de vie nocturne, sous son calme immense : tant de fauves, grands ou petits, à l'affût ou en maraude ; tant d'oreilles aux aguets ; tant de prunelles dilatées, épiant les moindres mouvements de l'ombre.

La coupée dans les arbres mystérieux se prolongeait toujours devant nous, aussi droite, pâlement grise entre deux hautes parois noires ; on savait d'ailleurs qu'en avant, en arrière, de tous côtés, pendant des lieues et des lieues, l'impénétrable et inquiétant fouillis des branches étendait son oppression suprême.

Les yeux s'étaient habitués à la nuit, on y voyait comme on voit en rêve, et on distinguait parfois, sortant des fourrés pour aussitôt s'évanouir, d'imprécises bêtes rôdeuses au pas de velours.

Vers onze heures enfin, des petits feux apparurent ; les bords du chemin furent jonchés de longues pierres, de pierres de ruines, et, sur le ciel ténébreux, au-dessus de la cime des arbres, se dessinèrent les silhouettes géantes des dagabas : j'étais prévenu, et je savais que ce n'étaient point des collines, mais les temples de la ville ensevelie.

Là, nous trouvâmes le gîte pour la nuit, dans une auberge d'Indiens, au milieu d'un jardinet paradisiaque, dont notre lanterne, en passant, nous montra les fleurs.

*

* *

Maintenant donc, le jour se lève et j'entends au-dessous de moi, dans la forêt, le réveil des oiseaux. Sur cette tour de temple, je suis entouré par les broussailles et les herbages, comme en pleine jungle ; des chauves-souris, dont j'ai troublé la paix, tournoient dans la lumière matinale, bêtes des ruines aux ailes grises, et de tout petits écureuils sauteurs, merveilleux de vitesse et de grâce, me surveillent à travers les feuilles.

Voyages en Inde

À mes pieds, quelques-uns de ces grands arbres, qui font à la ville morte son linceul, sont parés comme pour une fête de printemps : des fleurs rouges, des fleurs jaunes, des fleurs roses. Et une averse passe, rapide, sur les belles cimes fleuries, puis s'en va se perdre, se dissoudre en brouillard, au fond des lointains sauvages.

Mais le soleil, qui monte vite derrière les nuées et la pluie, chauffe déjà lourdement ma tête ; il est l'heure de rentrer sous bois, à l'ombre, dans la nuit verte où vivent les hommes d'ici, et je redescends de la sainte tour par un escalier de branches.

*
* *

En bas, c'est le monde confus des débris et des ruines, dans la terre rouge, parmi les monstrueuses racines qui se tordent comme des serpents. Par centaines gisent les divinités brisées, les éléphants de granit, les autels, les chimères, attestant l'effroyable hécatombe de symboles faite, il y aura tantôt deux mille ans, par les envahisseurs malabars.

Autour des indestructibles dagabas, les bouddhistes de nos jours ont pieusement ramassé les plus vénérables de ces choses ; sur les marches des temples anéantis, ils ont aligné des têtes coupées d'anciens dieux, et, par leurs soins, les vieux autels restés debout, frustes et informes à présent, sont couverts chaque matin d'exquises fleurs, et des petites lampes y brûlent encore, Anuradhapura demeure à leurs yeux la ville sacrée, et, de très loin, des pèlerins, déçus de leur incarnation terrestre, viennent s'y recueillir et prier, dans la paix des arbres.

Les dimensions et le plan des grands sanctuaires s'indiquent encore par les séries de marbres, de dalles, de colonnades, qui partent des tours, pour se perdre sous bois ; on devait arriver au lieu très saint par d'interminables vestibules que gardaient les dieux inférieurs et les monstres, tout un peuple de pierre, aujourd'hui gisant et pulvérisé.

L'Inde (sans les Anglais)

En plus de ces temples-là, qui dominent de loin la jungle touffue, il en est des centaines d'autres, effondrés partout, et aussi des vestiges de palais sans nombre ; la forêt recèle autant de piliers en granit que de troncs d'arbres, et tout se confond, sous la retombée des verdure éternelles.

Au début de notre ère, la princesse Sanghamitta, qui fut une grande mystique, avait apporté du nord de l'Inde, pour le planter ici, un rameau de l'arbre sous lequel Bouddha venait d'acquérir la Connaissance – et le rameau vit encore, devenu un arbre énorme et multiple, dont toutes les branches ont projeté des racines, à la façon des banians ; il est entouré d'antiques autels, de petites lampes religieuses qui brûlent sans cesse dans le crépuscule vert, et de jonchées de fleurs odorantes, chaque jour renouvelées.

Ce qui surtout donne à cette forêt sa mélancolie étrange, c'est d'y rencontrer tant de seuils, de magnifiques seuils en marbre blanc couverts de fines sculptures ; tant de perrons que gardent des divinités au sourire d'accueil – mais qui ne mènent nulle part : les demeures, qui étaient en bois, n'ont plus laissé, à travers les siècles, d'autres traces que leurs marches et leurs dalles ; ces entrées somptueuses n'aboutissent aujourd'hui qu'à des racines, qu'à des herbes et à de la terre.

Il y a aussi, depuis quelques années, en un coin d'Anuradhapura, un village habité, mais un pastoral village qui ne dérange point la mélancolie du lieu, car il se cache sous les branches comme les ruines. Les Indiens qui sont revenus vivre dans la cité ensevelie n'ont point arraché les grands arbres de la forêt, mais les ont seulement dégagés par places des lianes et des ronces, découvrant ainsi de fines pelouses où leurs zébus, leurs chèvres, paissent à l'ombre, comme des bêtes heureuses sur un sol de bois sacré. Eux, les Indiens dont la vie s'écoule au milieu des ruines saintes et qui se baignent dans les piscines des palais, pensent qu'il y a le soir des fantômes errants, de princes ou de rois, et évitent de se tenir dans l'ombre des grandes dagabas, par les nuits de lune.

Voyages en Inde

D'ailleurs, c'est ici l'asile ombreux du recueillement et de la prière. Un calme d'église plane sur les sentiers, sur les délicats tapis d'herbe, où des fleurs semblables à de larges azalées tombent en pluie du haut des arbres.

Et combien sont touchantes, devant les statues brisées depuis deux mille ans, ces petites lampes constamment allumées sous bois, et ces fleurs toujours fraîches posées sur les vieilles pierres !

Dans l'Inde, on ne porte point de bouquets aux dieux, mais on fait d'admirables jonchées pour leurs autels : des jasmins à profusion – rien que les corolles, arrachées de la tige –, et des gardénias, et d'épaisses fleurs au parfum de tubéreuse, formant des nappes odorantes, sur la blancheur desquelles on sème ensuite quelques roses du Bengale, ou quelques hibiscus bien rouges. Et il y a tout cela ici, sur les dalles des temples écroulés qui s'absorbent lentement dans la terre.

II

LE TEMPLE DES ROCHERS

Au sortir de la forêt où les ruines sont enfouies, au seuil de la jungle, le temple des Rochers a gardé intacts ses dieux millénaires.

Çà et là, dans les lointains de la plaine sauvage, on en aperçoit, de ces rochers pareils à ceux du temple et provenant d'on ne sait quels cataclysmes anciens. Arrondis et lisses, sortes de boursouffures brunes dont rien dans le sol d'alentour n'explique la présence, ils semblent d'énormes bêtes isolément posées sur les herbages. Ceux qui recèlent le sanctuaire forment quelque chose comme une réunion de monstres couchés, et le plus gros porte la dagaba indicatrice (le clocher bouddhique), ainsi qu'un éléphant porterait sa tourelle une très vieille petite dagaba, toute blanche de chaux sur cette croupe sombre.

La jungle, quand j'arrive là, s'étend silencieuse et déserte sous le chaud soleil du soir. Personne aux abords de ce temple ; mais par terre un amas de fleurs fanées encore odorantes, jasmins et gardénias : toutes les jonchées blanches des précédents jours, témoignant que les dieux d'ici ne sont point oubliés.

Les roches, à tournure de monstre, baignent d'un côté dans un étang, où des crocodiles habitent sous les grandes fleurs des lotus. De près, on distingue, le long de leurs flancs polis, de vagues bas-reliefs à peine indiqués, estompés, dirait-on, et fuyant sous le

regard comme des reflets, mais d'un dessin habile qui donne l'illusion de la vie : cela représente des trompes, des oreilles, des pieds, des contours d'éléphants ; on a utilisé, avec un art singulier, les mystérieuses dispositions de la pierre, qui avait déjà pris un peu de la structure de ces bêtes royales, avec la teinte et le grain de leur peau.

Et, par places, dans les replis de ces formes rondes, des plantes ont poussé, qui n'ont pas l'air vraisemblable, tant elles sont nettes et éclatantes sur ces fonds couleur de vieux cuir : des pervenches trop roses, des hibiscus trop rouges, et de jeunes arékiers trop magnifiquement verts, pareils à des touffes de plumes au bout de hampes en roseau.

Derrière le groupe des rochers se cache une antique maisonnette pour les bonzes gardiens, et l'un d'eux sort à ma rencontre ; un jeune homme, drapé, comme tous les prêtres bouddhistes, dans une toge unie, teinte de beau safran, qui laisse à nu l'une de ses épaules et l'un de ses bras. Pour m'ouvrir le sanctuaire, il apporte une clef très ornée, longue de plus d'un pied. Avec sa jolie figure grave et ses yeux de mystique, s'avancant la clef à la main, il ressemble, sous le soleil qui le dore, à un saint Pierre en cuivre rouge qui serait vêtu de cuivre jaune.

Entre des touffes de pervenches roses, nous montons ensemble par un escalier taillé dans la roche – et la jungle autour de nous agrandit son cercle désert.

À mi-hauteur du bloc principal, le sanctuaire a creusé, au cœur même de la pierre dure. D'abord une petite caverne, sorte d'atrium, qui contient la table des offrandes, couverte d'une fraîche nappe de gardénias blancs ; et au fond est l'entrée du lieu très saint, que ferment deux battants de bronze, avec une énorme serrure ouvragée.

Quand cette porte du fond s'ouvre, avec un grondement de métal, découvrant les grandes idoles peintes c'est comme si on descellerait un réservoir de parfum précieux : les essences de roses

L'Inde (sans les Anglais)

et de santal, tous les jours répandues, les gardénias et les tubéreuses, qui font par terre une épaisse neige blanche, embaument et grisent. Les dieux qui vivent là, dans une presque constante obscurité de souterrain, sont éternellement baignés d'exquises senteurs.

Il y a place à peine pour quatre ou cinq personnes dans le temple étroit, resserré comme une armoire, et encombré par tant de statues. Des déesses de douze pieds de haut, taillées à même le roc, garnissent toutes les parois de leurs grands corps rapprochés ; elles ont le visage jaune, couleur robe de bonze, et leur coiffure touche la voûte. Un bouddha de taille surhumaine est assis au milieu, dans sa pose de perpétuel songeur, et des dieux moindres, aux dimensions de poupée, se pressent à ses genoux, sous le regard fixe de ces déesses géantes qui font cercle, qui ont l'air de s'être formées en ronde alentour. Malgré l'éclat de leurs ornements d'or, malgré les couleurs encore fraîches, les rouges et les bleus de leurs robes de pierre, tous ces personnages aux longs yeux donnent bien la notion de leur antiquité effroyable.

Ma visite imprévue a fait pénétrer dans leur grotte un peu de jour, et leur a permis d'apercevoir, au-delà du vestibule ouvert, les lointains de cette jungle où vivait aux siècles passés le peuple de leurs adorateurs.

Je les regarde un instant, presque gêné de me trouver brusquement en face et si près d'eux, et je laisse le prêtre refermer bientôt la sainte armoire, pour que ces habitants du rocher se replongent dans leurs ténèbres parfumées et leur silence.

Je m'en vais à présent, moi l'étranger à qui ces symboles et cette paix bouddhiques demeurent encore incompréhensibles, et le gardien en robe jaune regagne tranquillement son logis d'ermite – prêtre d'un temple d'étrangeté rare, n'ayant d'autre soin terrestre que d'y arranger des fleurs et vivant sans peines comme sans joies, au milieu de cette thébaïde, dans la seule espérance de

se prolonger soi-même, au-delà de son incarnation d'un jour, en une impersonnelle et morne éternité.

*
* *

Le soleil baisse quand je quitte la jungle du rocher-temple pour rentrer dans les bois de haute futaie où la ville d'Anuradhapura s'est endormie et, devant repartir demain au petit jour, je vais errer jusqu'à la nuit dans les ruines.

« Les plus grandes rues sont celles de la Lune, du Roi, la rue couverte de sable et une quatrième. Et, dans la rue de la Lune, on trouve onze mille maisons. La distance de la porte principale à la porte du Midi est de seize milles ; de la porte du Nord à la porte du Midi, on compte seize milles également. » En effet, sous les arbres, c'est à n'en plus finir, ces gisements de pierres, de décombres et de sculptures d'un style si lointain : divinités coiffées de tiaras ; monstres héraldiques à corps de crocodile, à trompe d'éléphant et à queue d'oiseau. Et toujours des piliers, les uns debout et traçant des alignements, les autres tombés et en déroute. Et toujours ces seuils des demeures détruites, où de chaque côté du perron une petite déesse encore souriante semble vous inviter du geste à monter parmi les racines et les fougères – chez des hôtes qui, dans la nuit des temps, furent sans doute hospitaliers, mais dont la cendre même est depuis des siècles anéantie.

L'heure des ors rouges du soir me trouve, très loin de la maisonnette où j'ai pris mon gîte, au quartier des palais du Roi, dont il ne reste que les assises cyclopéennes, les marches et les perrons sculptés. Il s'y fait un silence de mort, sans même un chant d'insectes ni un appel d'oiseaux. Et là je me repose au bord d'une piscine gigantesque, toute maçonnée de granit épais, qui fut le bain des éléphants princiers.

Cela forme une clairière dans la haute futaie, ce carré d'eau dormante et de nénuphars ; cela change un peu de l'oppression

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EBNN000361.N001
Dépôt légal : novembre 2015

